

sir, il se promettra bien de ne plus les perdre dans l'impure atmosphère des tavernes, au milieu des grossières plaisanteries, des querelles et des blasphèmes.

Pourquoi (j'ajouterai ceci en passant) la pureté du langage ne serait-elle pas aussi l'objet de vos soins ? C'est une chose réellement morale que de donner partout à l'expression de la pensée la noblesse et la pureté qui contribuent à la dignité de l'homme. Il faut que, par l'influence des instituteurs, on voie insensiblement disparaître ce jargon odieux auquel les habitants des campagnes, et ceux même des faubourgs dans un grand nombre de villes, se montrent obstinément attachés.

Le croirait-on ? l'art du jardinage est presque ignoré dans un grand nombre de communes rurales éloignées des villes. Les arbres fruitiers y sont rares et greffés sans intelligence ; parmi les plantes potagères, plusieurs sont à peine connues de nom. La vie matérielle est privée de mille agréments qui semblent cependant devoir être plus particulièrement l'apanage des campagnes. L'instituteur qui saura les procurer à son village en sera le bienfaiteur. Pourquoi n'aspirez-vous pas à cette gloire innocente ? Le pays que vous habitez vous en deviendra plus cher, et vous deviendrez vous-même plus cher au pays. Les arbres qui, sous votre direction intelligente, auront été plantés ou greffés dans les enclos du village, seront pour vous comme des amis que vous ne pourrez voir avec indifférence ; toutes vos promenades seront pleines de charme. Un savant célèbre, Jussieu, avait importé du Pérou en Europe une fleur peu brillante, mais d'une odeur infiniment suave, connue sous le nom d'héliotrope. On dit que toutes les fois qu'en passant dans les rues de Paris il apercevait cette fleur sur quelque balcon, il éprouvait un tressaillement de joie. Telles seront les douces émotions que vous éprouverez, en voyant autour des maisons du village une riantة enceinte où tout ce qui verdit et fleurit sera dû à vos soins, à vos exemples, à vos conseils.

Vous vous ferez aussi un devoir de propager les habitudes de propreté scrupuleuse que l'école normale vous a appris à pratiquer et à aimer.

Dans un trop grand nombre de communes, les enfants des deux sexes, pendant tout l'été, marchent sans chausserie ; leurs pieds ne connaissent point les bas ; j'ose à peine ajouter que, pour eux, un mouchoir serait du luxe. Que faudrait-il cependant pour leur en donner ? Ensemencer en chanvre quelques centiares de plus. C'est ce que les plus pauvres gens peuvent faire ; c'est ce qu'ils feront, si l'instituteur, tout en observant une sage réserve, se montre exigeant pour la répression de cet abus. Ce n'est pas tout : que d'observations ne pourrez-vous pas adresser aux chefs de famille ! La malpropreté produit l'insalubrité, et réciproquement. Presque partout, les maisons des villageois ont été construites dans la position la moins aérée ; c'est déjà un inconvénient. Mais pourquoi y en joindre tant d'autres ? Pourquoi, à leurs portes et sous leurs fenêtres, ces amas de fumier qui se décompose, ces mares infectes, ces immondices qu'on abandonne à la fermentation, et qui revoltent tous les sens à la fois ? Pourquoi, dans l'intérieur des habitations, cette odieuse négligence : ici, des laines qui s'échauffent ; là, des objets de sellerie humides ; plus loin, des vêtements imprégnés de sueur, qu'on néglige d'assainir ; ailleurs, des eaux de savon croupies, ou des amas de récoltes d'où s'échappent des gaz insalubres ? Vous déclarerez la guerre à tous ces abus. C'est au nom de la santé des enfants que vous recommanderez aux chefs de famille d'utiles réformes : ces enfants deviendront hommes à leur tour, et mettront en pratique vos leçons.

Mais c'est surtout en faveur des saines doctrines que votre influence devra s'exercer. Sans dogmatiser, sans prêcher, vous pourrez, par de simples conversations, faire aux hommes avec qui vous vivez un bien infini.

Tandis qu'on cherche imprudemment à les dégoûter de leur existence modeste, vous tâcherez, vous, de la leur rendre de plus en plus estimable et chère. Vous parlerez avec attendrissement des bienfaits que Dieu répand sur une vie innocente et cachée ; vous plaindrez, sans les blâmer, ceux qu'attirent de la campagne à la ville, et de la province à Paris, les illusions d'une ambitieuse espérance. Sans nier les rares et brillants succès de quelques-uns, vous demanderez s'il est prudent de s'aventurer sur une mer signalée par tant de naufrages. Vous parlerez du travail comme d'une chose sainte aux yeux de Dieu, honorable aux yeux des hommes, source de la richesse, sauvegarde de la santé, gage assuré du bonheur.

Il existe dans la belle cité de Nîmes un homme que le ciel a doué d'un talent extraordinaire pour la poésie française ; il a composé des vers que l'Europe entière sait par cœur. Cet homme est boulanger ; du reste, plein de connaissances et de distinction. Quelle croyez-vous que soit sa manière de vivre ? Ecoutez. Au lieu de sortir de sa condition modeste, de recueillir des applaudissements dans les salons, et de poursuivre à Paris la fortune et les honneurs, il travaille comme un ouvrier, il fait du pain ; il élève sa famille à la sueur de son front, dans le travail et pour le travail ; et il ne demande à son talent et à ses livres que de charmer ses courtes heures de loisir.

Aimez à citer de tels exemples ; c'est ainsi que vous contribuerez à calmer cette fièvre cupide qui fait aujourd'hui tant de ravages.

Il est une autre maladie, non moins funeste, dont notre siècle est attaqué : c'est la haine des supériorités qu'elles qu'elles soient. Rappelé au respect des supériorités de tout genre les hommes avec qui vous vivez, et, pour cela, ramener au culte de leurs devoirs ceux qui se préoccupent trop exclusivement de leurs droits, c'est là un des grands services que la société attend de vous. Ce respect, dans un pays qui, comme le nôtre, jouit de tous les bienfaits de la liberté, honore d'autant plus celui qui le professe, qu'il est le résultat de sa volonté éclairée, et qu'aucune force matérielle ne peut le lui imposer. Mais quelle exécration dément que de prendre un homme en aversion parce qu'il est revêtu d'une autorité quelconque ou possesseur de quelque fortune ! Vous combattez cette folie, moins par des leçons expresses, que par de sages réflexions et par des avertissements indirects. Grâce à vous, on comprendra que les citoyens doivent répondre par une soumission éclairée à la sollicitude de leurs magistrats et de leurs chefs : les haines jalouses et mesquines feront place à cette bienveillance générale qui s'étend à tous les enfants de la même patrie, qui respecte les dons de Dieu partout où il lui a plu de les répandre, et qui fait que l'homme, à quelque rang qu'il se trouve sur l'échelle sociale, au lieu d'envier la place des autres, tâche d'honorer la sienne.

Puis-je le dire sans douleur ? les supériorités naturelles elles-mêmes, celles que Dieu a créées en instituant la famille, semblent aujourd'hui moins respectées. Jadis les enfants redoutaient leur père et ne l'en aimaient pas moins. Sous la garde de l'obéissance filiale se conservaient la crainte de Dieu, la sainteté des mœurs, et le respect des lois. En est-il de même aujourd'hui ?

Si, en prodiguant vos soins, vos exhortations, vos efforts, vous ranimez ce feu sacré là où il semblait près de s'éteindre ; si les élèves que vous aurez formés conservent jusqu'au dernier moment une respectueuse et tendre condescendance pour la volonté paternelle, les hommes n'ont point de récompenses qui soient dignes de vous ; il n'y a, qui puissent dignement vous payer, que votre conscience et le ciel.